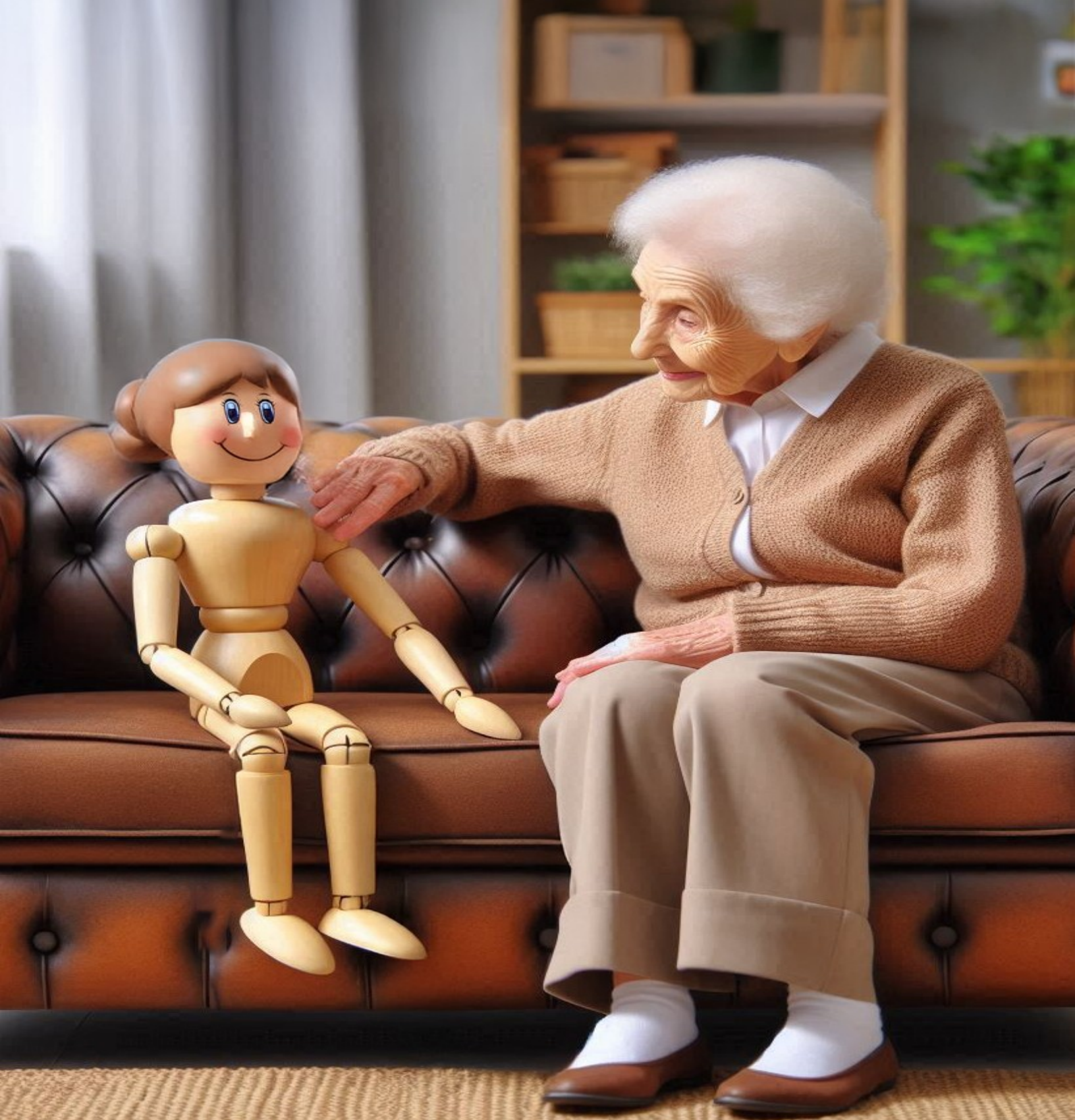




CÉLESTIN LE PANTIN

Une nouvelle de Charikov

Charikov

Celestin le pantin

Récit court

mars 2025



charikov@charikov.be



www.charikov.be

5.617 mots / 5.000

26.330 caractères / 27.500. (esp. Non comp.)

22,47 pages de 250 mots

Avertissement

Ce texte vous est présenté gracieusement sous forme électronique. Toute reproduction ou diffusion sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur est interdite, partout dans le monde.

N'hésitez pas à faire part de vos commentaires à l'auteur.

Copyright Charikov 2025 © - Tous droits réservés Charikov 2025

Dédicace

A tous ceux qui m'ont aidé et
supporté pendant cette
rédaction. Et spécialement à
Benoît, Els, Larisa, Patrick et
Philippe.
Merci.

Aurai-je comme les vieux la mémoire qui part en fariboles, les articulations qui chuintent et la peau en papyrus ? Serai-je à la fois bon public et mauvais coucheur, distillant à voix menue autant de compliments câlins que de blâmes assassins ?

Oui. Je le pense... Enfin, si j'atteins leur âge !

J'aime bien les vieux qui se rassemblent dans les maisons de repos - les maisons que je connais, bien entendu : celles où nous nous produisons. Ils ont les mains qui vibrionnent et la voix qui papillonne. Un froid sournois leur tourbillonne au-dedans et leur grignote les os mais une flamme intérieure jaillit de leurs regards, plisse leurs paupières et réchauffe leurs sourires.

Alors oui : j'aime bien ces vieux-là.

Oh ! Je n'en tire nulle fierté. Le succès d'un ventriloque et de sa poupée est quasiment garanti devant une telle audience. D'autant que les hôpitaux et les maisons de retraite nous accueillent principalement durant le week-end ou le mercredi après-midi. Ainsi les malades et les vieux qui composent notre public peuvent-ils inviter leurs petits-enfants à notre spectacle. Et la sympathie des jeunes comme celle des anciens nous est alors tout acquise dès le lever de rideau !

Cela me fait plaisir de vous parler de notre public, mais n' imaginez pas que je vais vous révéler l'histoire de notre petit divertissement.

Est-ce une saynète construite autour d'un crime ? D'une chasse au trésor ? D'une quête amoureuse ? Imaginez tout ce que vous voudrez ! Cela n'a pas grande importance. Sachez simplement que notre spectacle de ventriloquie est bâti sur l'histoire d'un homme, Monsieur Frank, et de son compagnon de voyage, Célestin le pantin. Prenez garde : c'est une histoire triste, vraiment triste. Mais peu important les détails car chacun sait que c'est le voyage qui compte et pas la destination.

Les enfants n'ont pas encore sacrifié leur imagination au besoin de sérieux, de matérialisme et de vérité qui étrangle le quotidien des grands. Ils ont le luxe de vivre avec des rêves qui leur viennent

spontanément et non par besoin d'onction sociale. Il leur faut des chimères et du merveilleux, pas encore le nouveau GSM ou les dernières Louboutin de la saison. Leur fantaisie instinctive se moque avec candeur des convenances et des conventions, du bon goût et du bon sens, qui étouffent les désirs adultes. Ils savent encore rêver.

Alors pour eux, qu'importe la bouche mécanique et inaudible de la poupée de bois et de chiffons qui fait mine de parler. Ou sa tête qui tourne en girouette et son corps bouffi, flasque et difforme, parcouru de feints soubresauts. Au diable le regard perdu, les lèvres grimaçantes et les sons nasillards que projette le « tricheur », l'habile manipulateur fait de chairs et de sang qui prétend prêter vie et voix au bout de bois. L'un et l'autre - mais surtout le pantin - feront au vieux et à l'enfant de parfaits confidents.

- Tu as quel âge, nous demanda-t-elle ?

- Je ne sais plus, fut notre réponse. Mais est-ce tellement important ?

- Oh non ! Pas pour moi ! Je n'ai que huit ans. Mais pour les vieux, l'âge ça compte.

- Et tu crois donc que je suis vieux ?

- C'est difficile à dire...

Elle ignore la main gauche de l'humain qui se glissait sous la nuque de sapin verni et la main droite, gantée de blanc, qui lissait le petit pantalon de coton gris. Elle fixa les yeux de verre de la poupée qui tanguaient dans des orbites trop rondes et trop lisses surmontées d'un trait noir trop profond. Puis elle lâcha cruellement...

- Tu as quand même le regard vitreux et le teint pâlot, tu sais ! Alors si tu n'es pas vieux, tu serais quand même bien avisé de rendre visite à ton docteur.

- J'y songerai, lui fis-je.

- Et aussi... Tu devrais te défaire de ce vilain accent pincé qui te fait manger la moitié des mots que tu prononces.

- Ah bon ?

- Oui ! On dirait que tu parles du ventre. Ça ne te va pas du tout.

- Tu as raison. Ce ne sera pas aisé mais je te promets de faire un effort pour paraître moins pincé.

Ainsi commença notre histoire.

Luce était venue vers nous en portant un plateau d'argent sur lequel se trouvait une théière japonaise avec une anse en bambou, deux tasses d'Ikea et une toute petite empruntée à sa « dinette ».

La petite tasse, c'est pour Célestin parce qu'il est petit, dit-elle. Mais le thé, c'est le même pour tout le monde ! Qui veut du sucre ?

Nous ne présentâmes notre spectacle que pendant trois jours au Home Les glycines. Mais Luce, qui était la fille de la directrice de cette maison de repos, assista à chacune de nos représentations. Cette enfant-là était bien trop maline pour ses huit ans. Elle avait des yeux qui brasillaient et ses petites joues toutes rondes se flattaient d'un rose si vif qu'on l'eût cru volé à une matriochka. Son menton pointu lançait comme une mise en garde - qui s'y frotte s'y pique ! - à ceux qui auraient osé la taquiner. Et ses lèvres étriquées, soudées en une moue étroite, annonçaient qu'un trait lapidaire pouvait en surgir à tout instant pour achever un adulte trop pédant.

- Mais je parle, je parle... et je ne dis rien, lança-t-elle après une vingtaine de minutes.

- Ce n'est pas grave, répondis-je. J'aime bien t'écouter, même quand tu ne dis rien.

Elle réfléchit brièvement puis reprit sur un ton auguste et sentencieux :

- J'ai un secret !

- Et tu peux me le dire ?

- Je ne sais pas encore. Je dois y réfléchir.

- Je te répondrai demain. Salut !

Luce nous quitta donc aussi hâtivement qu'elle nous était venue mais nous savions que nous la retrouverions le lendemain sous les lustres impressionnants des Glycines.

La maison de repos des Glycines avait ouvert ses portes en 1958, en pleine Exposition universelle de Bruxelles, dans l'un des beaux

quartiers de la commune d'Ixelles. Jeanne Brugmann y possédait en héritage quelques maisons bourgeoises et plusieurs hôtels particuliers reçus de son aïeul Georges Brugmann, qui avait été banquier, mécène, protecteur des Sciences, des Arts, du Roi et du Congo. En d'autres mots : riche et rusé bienfaiteur de tout ce qui portait majuscule ou particule.

Le poids des ans s'amoncelant dans ses artères ; n'ayant par choix nulle descendance et par hasard que lointaine famille, Jeanne, cette vieille fille de belle lignée décida sur le tard de transformer en maison de repos sa demeure sise sur le square honorant le prestigieux ancêtre. Ainsi finit-elle ses jours dans un vaste hôtel de maître né du génie de l'architecte Victor Horta et aménagé au plus grand confort de l'époque. Elle y avait consommé sa jeunesse entourée d'une pléthore - et même d'une débauche - de servants et de servantes, d'artistes et de savants dévoués à son bien-être, à son plaisir et à son éducation. Elle y vécut ensuite ses mortifères et mortifiantes dernières années entourée d'autres vieux et d'infirmières.

En conséquence et par ricochet elle fit aussi le bonheur de centaines de pensionnaires plus ou moins valétudinaires qui l'accompagnèrent puis lui succédèrent au home Les Glycines. Certes, ce nom passé de mode qu'elle avait choisi de plein droit n'avait déjà plus rien de distingué, mais a-t-on vraiment besoin d'élégance lorsqu'on a de l'aisance ?

C'était une maison bruxelloise parfaitement traditionnelle, avec ses hauts plafonds, ses « trois pièces en enfilade », son étroit corridor et son orgueilleux escalier de bois vernis menant aux étages. Or plus on s'élevait avec l'ouvrage plus il gagnait en indigence, devenant même rudimentaire en pénétrant sous les combles, là où dormaient les bonnes.

Mais cette demeure avait une âme, un charme et un pouvoir de séduction affriolants. Jeanne, qui avait eu la réputation sulfureuse d'être sensible à la beauté des femmes autant qu'à celle des hommes, y avait abandonné un saoulant parfum d'impertinence et de transgression qui brûlait encore entre les murs.

Au rez-de-chaussée, la troisième pièce, celle « du fond », ouvrait sa majestueuse baie en vitrail sur une terrasse surplombant le jardin.

Quelques chaises en fer forgé dessinées par le maître de l'Art nouveau y accueillait désormais, aux jours ensoleillés, le séant de vieilles et de vieux élimés qui, de petits rots en petits pets, s'éloignaient de leurs rêves fanés et de leurs désirs estompés.

Avant d'offrir au vieux le repos, cette maison avait donné aux jeunes le plaisir. Des dizaines d'élégantes vaporeuses et d'éphèbes au pourpoint de soie et à la peau de satin y avaient caressé l'immortelle glycine du jardin alanguie sur un mur de briques rouges. Faisant mine de humer son parfum dans une flexion lente et précieuse, ces sylphides et ces gandins avaient rondi les lèvres d'une moue lascive dans le chétif espoir d'accrocher l'attention de la sybarite maîtresse des lieux.

Jeanne, l'insolente, les avait ignorés et s'était glissée sous leurs regards jaloux dans l'herbe fraîchement accourcie. Dans sa robe transparente et mousseuse, cousue de taffetas et d'organza, elle avait lascivement toupillé, dans une feinte lassitude, autour des musiciens d'un quatuor à cordes qui interprétaient pour elle des musiques badines de François-Joseph Gossec.

C'était à l'époque des beaux jours. Quand Jeanne goûtait encore à l'ivresse d'une jeunesse, d'une beauté et d'une grasse fortune qui lui paraissaient acquises jusqu'à la fin des temps. Las, puisque la mort nous réunit en parfaite équité, la vieillesse, l'arthrose et la crevaison lui vinrent précisément comme elles arrivent aux croquants : cruellement. Et Jeanne n'abandonna dans l'entrelacs des décors imaginés par Horta qu'un souvenir scandaleux et des rumeurs aussi fantastiques qu'inavouables.

Elena débordait de tendresse et elle aimait les gens. Quand de sa douce autorité elle ne leur effleurait pas les cheveux, le visage, les épaules ou les bras, elle se câlinait elle-même en glissant nonchalamment ses mains dodues et ses doigts retors de son genou à sa cuisse et inversement. Elle caressait sa robe de fausse soie mais de vrai nylon, imprimée de fleurs grossièrement contrefaites ; celle qui lui offrait un printemps de pacotille taillé-cousu pour une apparente éternité. Il n'y a que les vieilles pour rester à ce point élégantes dans leur falote robe à fleurs, me dis-je quand elle entra dans notre « loge ». Et seuls les vieux qui les accompagnent peuvent encore afficher de

la grâce en portant un pantalon beige de velours côtelé, un gilet autrichien à boutons dorés et un foulard de soie qui leur étrangle la glotte. Ils sont les derniers à lambiner aux caisses des supermarchés en cherchant mollement un bon de réduction perdu dans le chaos de leur porte-monnaie tout râpé. Et il ne reste qu'eux pour convertir encore des euros en francs ou pour gagner au scrabble avec des mots naufragés.

- Tu n'es qu'une marionnette de bois et de chiffon, fit Elena en cajolant l'épaule de « son pantin, son pouchenelle » comme elle disait. Mais je t'aime, tu sais, Célestin.

- Et toi aussi, Frank ! Bien sûr ! ajouta-t-elle avec empressement, en tentant maladroitement de ne faire aucun jaloux dans son couple d'artistes préférés.

La tendresse d'Elena était - certes - émouvante, mais elle était également embarrassante. Depuis sa lointaine jeunesse notre admiratrice badigeonnait en effet ses longs cheveux d'une décoction dont la composition ne se révélait que de bouche-à-oreille et de mère en fille. Fâcheusement, ce mode de transmission négligeant les patents avantages de l'écrit avait été à l'origine d'une progressive et accidentelle modification de l'hermétique recette familiale. Avec pour conséquence que les cheveux d'Elena passèrent subrepticement du gris au jaune - j'ai bien dit jaune et pas blond. Puis qu'ils se mirent à fouetter vilainement le pétrole et le ricin dans un calamiteux remugle.

- Tu connais Nour, notre jeune infirmière ? Tu sais ce qui lui est arrivé hier ? demanda-t-elle brutalement en fixant « son pantin adoré » d'un regard inquisiteur.

- Oui, bien sûr. Je la connais. Mais qu'est-il arrivé ?

- Quelque chose de terrible, répondit-elle en hérissant un noir sourcil et en boursouflant les pupilles.

Nous étions assis dans un petit salon qui faisait office de coulisses pendant les spectacles. Elena s'y était glissée d'autorité et il empestait maintenant le ricin.

- Qu'est-il donc arrivé de si terrible ? insistai-je.

- Eh bien hier... Nour... Tu sais bien... Nour... Notre infirmière...

- Oui ! Oui ! Que s'est-il passé avec Nour ?
- Eh bien... Hier, elle est entrée dans la chambre d'Emile, en plein après-midi. Elle voulait vider son urinal ; elle était pressée et elle n'a pas fait attention.
- Ça peut arriver !
- Alors elle est entrée sans frapper.
- Mais ce n'est pas bien grave ! dis-je alors...
- Mais si, c'est grave ! C'est même tragique. Émile était en train de... Tu sais bien...
- « En train » de quoi ?
- En train de... En train de...

...

- En train de faire son affaire à Célimène ! Voilà !

Et le pauvre... Il en a perdu tous ses moyens. Son ardeur s'est effondrée. Célimène s'est cachée sous les draps. Et le petit oiseau s'est envolé ! D'un seul coup d'aile. Pffft.

Elle mima des deux mains l'oiseau qui s'envole en éparpillant dans l'atmosphère quelques molécules de pétrole et de ricin supplémentaires.

- Mais c'est horrible !
- C'est TRAGIQUE te dis-je ! me répondit-elle.

Émile a crié : « Pourquoi ? Pourquoi vous entrez maintenant, Nour ? Comme ça ? Sans frapper ? À mon âge ça ne m'arrive plus qu'une ou deux fois par an. Et maintenant c'est fini... C'était peut-être la dernière fois... »

Alors il est tombé en pleurs.

- Et Nour ?

- Nour aussi. Elle s'est mise à pleurer, comme Emile. Et elle a fui en courant jusqu'au bureau de la directrice. On les a vues plus tard, dans le jardin, apparemment en sanglots toutes les deux. Et ici, maintenant, tout le monde pleure...

C'était en effet une tragédie aux proportions incommensurables. Elena m'expliqua que c'était comme si une malédiction s'était

abattue sur la maison. Certes, la vieillesse et sa noria de maladies, de handicaps et de déficiences s'acharnaient sur les vieux des Glycines avec une irrésistible obstination. Mais tous s'y résignaient car il n'y avait dans ces malheurs que la fatale conclusion de tant de vies bien menées.

Ce qui était cependant inadmissible, c'est l'acharnement calamiteux qui s'ajoutait au destin et à l'infailible : ces « accidents » qui n'avaient précisément rien de commun avec un « sort inévitable » ! Et aux Glycines, on aurait dû en être protégés ! N'est-ce pas à cela que sert un home : à nous conduire vers notre destinée mais en nous préservant des vicissitudes d'une vieillesse qui se soumettrait aux maladresses du personnel et au hasard des choses !

Voilà donc comment je découvris à quel point la vieille et belle histoire d'amour unissant Emile et Célimène rassemblait solidement les pensionnaires de cette maison dans un destin tantôt badin, tantôt cruel.

Émile avait été chef de gare au Congo, puis à la gare de Calvoet au temps où Célimène y était « Madame pipi » aux toilettes du buffet. Mariés chacun de leur côté, ils n'avaient, au temps de leur vigueur, quand Brel chantait encore à l'Olympia, échangé que d'aimables regards.

Il avait maintenant quatre-vingts ans, elle n'en avait que soixante-dix. Les hasards de la vie et une très confortable pension de l'Etat (en ce temps-là il y avait encore une pension) les avaient finalement réunis aux Glycines après la mort de leurs compagnons respectifs.

Il avait projeté de la demander en mariage après leur brûlante et folâtre après-midi. Il avait même pour elle une bague de fiançailles qu'il avait exhibée à tous les pensionnaires du home. À l'exception de Célimène car il se réjouissait de lui en faire la surprise.

- Aaah... LA BAGUE ! s'exclama alors Elena.
- Quoi « LA BAGUE » ?
- Tu ne trouves pas ça étrange ?
- ...
- Évidemment, Célestin... Avec ta petite caboche de bois, tu ne peux pas tout comprendre et tu ne peux pas tout voir.

Elle eut un long soupir. Du dépit je pense. Il faudrait bien qu'un jour je lui révèle la vérité, toute la vérité à mon propos. À elle ou à un autre de ces pensionnaires qui me prenaient pour confident.

- Je t'explique, poursuivit Elena avec condescendance en fixant son « pouchenelle » dans les yeux...

Émile ne sort jamais de notre petit paradis ; il ne reçoit quasiment aucune visite. Alors, dis-moi : d'où tient-il cette bague qu'il veut offrir à Célimène ?

- Mais pourquoi tu me demandes ça ? Je n'en sais rien, moi ! Et d'ailleurs, est-il tellement important de le savoir ?

- Bien sûr que c'est important ! Les rumeurs les plus folles circulent et tout le monde mène l'enquête !

« Les rumeurs les plus folles... Mener l'enquête... » ? Oui, vous avez bien entendu. À peine remis de l'injustice érotique infligée à Emile et Célimène, les pensionnaires des Glycines s'étaient abandonnés à la pire des tentations : faire naître et prospérer des rumeurs, des histoires à dormir debout !

Mais comment vous les humains pouvez-vous en arriver à de telles fadaises ! À raconter et colporter éternellement tant de ragots et d'histoires invraisemblables ! Les sirènes, les souliers de vair, les ogres dans les bois, et les poupées menteuses au nez qui s'allonge, c'est dans les contes de fées. Pas dans la vraie vie !

Elena nous quitta, fâchée que je n'accorde aucun intérêt à ses ragots, mais Nour, l'infirmière, lui succéda presque instantanément. Cette loge ressemblait de plus en plus à un confessionnal !

- Dis, Célestin, tu crois aussi que pour Emile c'était la dernière fois ? me demanda Nour sans pudeur mais pleine de tristesse.

- Je n'en sais rien, lui répondis-je, alors qu'elle caressait mon petit pantalon.

Je voulus lui expliquer pourquoi j'étais incapable de répondre. Lui parler de moi. Mais comment faire ?

Et puis zut ! Ma relation avec les pensionnaires des Glycines était trop ambiguë et depuis trop longtemps. Ils se confiaient à moi

comme si j'étais l'un des leurs et je leur répondais comme si c'était presque vrai. Je devais d'urgence leur dire la vérité, toute la vérité !

- Tu sais, nous les pantins, nous ne sommes pas vraiment au fait de ces choses qui ne concernent que les humains.

Monsieur Frank, mon vieux complice, était parti faire un tour au jardin et comme vous vous en doutez, j'étais soulagé d'être seul avec Nour pour discuter de ces sujets très intimes.

- Tu vois, dis-je à la jeune garde-malade, nous les poupées nous avons une vie qui peut paraître étrange aux humains. Et vice-versa.

- Oui, oui, bien entendu... acquiesça-t-elle fort aimablement. Mais tu sais, pour moi, toutes ces différences, je n'y comprends pas grand-chose et ça ne change rien.

Alors je m'en fiche vraiment de ces histoires, lâcha-t-elle d'un ton presque mâle. Tu as toujours été gentil avec moi. Tu m'as toujours écoutée. Et tu as toujours été de bon conseil ! Ainsi, je continuerai à te dire mes secrets et à te faire confiance.

Si tu veux bien.

- Bien sûr que j'étais d'accord. Comment aurai-je pu ignorer la profonde humanité qui soutenait inconsciemment le propos de Nour. Certes, j'étais « autre » ; elle le soupçonnait, mais nos différences lui paraissaient anecdotiques, insignifiantes. Elle incarnait la bonté absolue ; la naïve bonté.

Vois-tu, dis-je donc à Nour en faisant quand même un effort, le mode de reproduction des poupées n'est pas celui des humains. Alors je crois que je ne suis pas compétent pour répondre à ta question.

Elle parut triste et déçue. Ses yeux d'un profond noir méditerranéen se ternirent ; ses sourcils finement tatoués s'affaissèrent.

- Mais je pense - ajoutai-je bien vite - qu'Emile est un solide gaillard en fort bonne santé et que Célimène a tous les talents qu'il faut pour raviver sa flamme !

Nour sourit à nouveau et me fit même un clin d'œil égrillard.

- C'est ce que tout le monde prétend ! Il y en a même qui ajoutent que ce sont des « pervers » et que « pervers un jour, pervers toujours » !

- C'était donc cela, la rumeur...

- Oh non ! Pas seulement !

Nour m'apprit alors tout ce que les ragots colportaient. Mais avant qu'elle continue je lui demandai de replacer mes jambes correctement. Elles se chevauchaient d'une manière improbable et l'étoffe du pantalon se chiffonnait. D'ordinaire Monsieur Frank se chargeait de ces détails, mais il n'était toujours pas revenu du jardin.

- Voilà, c'est fait !

- Merci, lui dis-je.

- Bon. Et alors ? Ces rumeurs ?

Nour m'en fit donc l'inventaire. Un inventaire à la Jean Genet ou à la Régine Deforges ! Il se disait aux Glycines que si Emile « avait tant besoin de sexe » c'est parce que dans sa jeunesse il avait tenu une maison de passe avec Dédé la Saumure. Ou encore qu'il avait ramené de ses aventures congolaises quelques secrètes concoctions de sorciers vaudous expliquant son inaltérable virilité. Ou enfin qu'il avait été l'un des derniers amants de Jeanne Brugmann et qu'elle l'en avait récompensé en le couvrant de bijoux. Cette dernière fiction semblait avoir les faveurs des pensionnaires des Glycines car elle avait le mérite d'expliquer d'où Emile tenait cette bague qui provoquait tant de délires.

- Et toi, Célestin ? Tu en penses quoi ? me demanda Nour

- J'en pense que ce sont des bêtises et que vous, les humains, vous pouvez être très sots et croire à de grosses fadaises !

Nour me quitta sur ces mots, enfin rassurée sur le potentiel amoureux d'Emile et Célimène.

À ce moment de mon récit je dois vous dire que j'étais assez déconcerté et même un peu déconfit. Certes, Elena, son pétrole et son ricin m'avaient quitté. Certes, j'avais pu calmer Nour et lui ôter ses inquiétudes. Mais mes tentatives de *coming out* - comme disent les jeunes - n'avaient toujours pas réussi.

J'aurais voulu dire à Nour que c'est un vieux facteur italien qui m'avait créé il y a près de cent ans et qu'il m'avait offert en cadeau à Jeanne Brugmann dont il avait espéré, en retour mais en vain, recevoir les faveurs. Qu'à son tour, Jeanne m'avait offert à Monsieur Frank, mais que depuis qu'il avait perdu la vue et le moral c'était plutôt moi qui voyais, parlais et décidais pour notre couple d'artistes. Et qu'enfin la bague destinée à Clémence, c'est de moi qu'Emile l'avait reçue. Elle était déposée - avec d'autres bijoux - dans un coffret à bijoux dont Jeanne m'avait confié la garde. « Pour garantir l'avenir des Glycines », avait-elle dit, avant de cacher la cassette dans une trappe secrète du cabinet à linge conçu par Horta.

Vous comprenez désormais que tous ces non-dits commençaient à me peser. Il fallait absolument que je trouve enfin une oreille attentive !

C'est alors que Luce arriva dans ma loge en courant. Encore tout essoufflée elle me lâcha...

- Que se passe-t-il avec Monsieur Frank ? Il est sur un siège, au jardin, et il pleure comme... comme... comme moi quand je vois pour la dixième fois la maman de Bambi qui meurt !

Je ne fus pas étonné par ces propos.

D'abord parce que la mort de la maman de Bambi, c'est vraiment un sale coup que Walt Disney a fait aux enfants de la planète. Ensuite parce que mon ami Frank a régulièrement des moments de déprime et que dans ces cas-là, il s'isole et se met à sangloter. Parfois pendant des heures.

Ce qui marchait le mieux pour le « réparer », c'était de le laisser seul. Il s'en sortait chaque fois après « un certain temps ».

- Il est triste, dis-je à Luce. Mais laisse-le... Il a simplement besoin de s'isoler et de reprendre force.

- D'accord. Mais pourquoi est-il triste ?

- Parce que depuis qu'il a perdu la vue tout lui semble futile.

Luce eût de la peine à me croire tant notre couple « ventriloque-et-marionnette » faisait joliment illusion. D'ailleurs, dès les premières minutes de notre spectacle, plus personne n'était capable

de dire qui de lui ou de moi entendait les choses, qui les voyait ou les disait. Ni même qui les pensait.

Son regard était vide, mais mes yeux lui offraient des images à deviner. Sa voix s'estompait dans une nuée de tristesse mais la mienne offrait de la gaieté. Il était devenu pantin, j'étais devenu homme. Et en faisant la paire nous n'étions qu'un.

- Alors on fait quoi ? me demanda Luce sur un ton courroucé et provocant. On l'abandonne à son sort ?

- Non ! On lui donne la paix dont il a besoin. J'irai le voir d'ici une demi-heure. Enfin... je veux dire... tu me prendras dans tes bras et tu me déposeras chez lui, au jardin.

- D'accord. On fera comme ça.

Je sombrai ensuite dans mes pensées. Je me demandais si Luce - une enfant ! - était bien celle à qui je devais révéler le reste de mes secrets de pantin. Je m'interrogeais sur la bonne manière de le faire. Je voulais qu'elle mesure l'importance de mes confidences, mais qu'elle n'en soit pas trop choquée.

Luce était également silencieuse et pensive.

Je compris qu'elle se posait le même genre de questions car elle aussi - je l'avais presque oublié - avait un secret à me confier.

- Bon. Qui commence ? dirent nos deux voix exactement au même instant.

- Toi d'abord, lui fis-je.

Elle me révéla alors la plus horrible des choses.

Sa maman - qui gérait donc le home des Glycines - avait décidé de ne pas renouveler notre contrat.

« Un ventriloque et sa poupée, c'est trop ringard » avait-elle dit. Pour moins de trois cents euros par mois elle pouvait bénéficier des services de « Zora », un robot belgo-franco-japonais de plastique blanc, tout nu, juché sur des roulettes et haut de cinquante-huit centimètres. Il ne serait jamais malade ou en grève. Il n'aurait pas besoin d'une loge ou d'une collation à midi ; il coûterait bien moins cher qu'un artiste aux yeux tristes ; il répondrait à toutes les questions des pensionnaires et - surtout ! - « il ferait entrer Les Glycines dans la modernité ».

J'explosai de colère.

« Un robot ! La modernité ! Bien moins cher ! » Mais cette machine infernale va simplement répéter à nos amis pensionnaires les prévisions météo et les horaires de train de Google.

Et il dira toutes ces bêtises avec une voix... une voix de... une voix de robot !

Et au mieux il leur lira une notice de Wikipedia sur le scénario des dernières séries de Netflix !

On ne peut quand même pas laisser passer ça, Luce. Dis... Luce... Tu me comprends ? Tu me comprends ?

Mais enfin... qu'arrivait-il à notre planète !

- S'il te plaît, Luce, installe-moi plus fermement dans ce canapé car vois-tu... je m'effondre.

La douce enfant redressa mon dos, déplaça mes bras et mes jambes. Enfin je me trouvai à nouveau solidement posé.

J'aurai tout vu - TOUT VU ! - depuis l'époque de Jeanne. D'abord, pour avoir la paix, ils ont gavé nos pensionnaires de neuroleptiques et de psychotropes. Ensuite on les a abrutis avec La Roue de la fortune et L'île de la tentation. Maintenant on va vendre leurs derniers neurones à Google, Amazon, Facebook et à leurs armées de robots transhumanistes ? C'est ça, « le progrès » ?

Une rage volcanique conquiert ma carcasse de tenons en chevilles. Je voulais « tout casser ». Mais comment... Comment aurais-je pu, avec ce fichu corps de pantin dépendant à ce point des humains !

- Je ne sais plus que faire, ma petite Luce... Il y a si longtemps que je fréquente cette maison ; que je sers ses habitants du mieux que je le peux. Et la promesse que j'ai faite à Jeanne... Je ne pourrai plus la tenir si ta maman m'éloigne d'ici !

- « La promesse faite à Jeanne » ? Que veux-tu dire ?

Ah c'est vrai ! Je ne lui avais toujours pas révélé mon histoire. Je rassemblai mes forces et me calmai pour lui dévoiler mon secret, mon passé. Lui parler de Jeanne et de ma promesse de protéger ces lieux. Et lui avouer que la bague d'Emile et de Clémence provenait du

trésor dont Jeanne - qui savait que les poussettes ont longue vie - m'avait confié la garde.

Nous parlâmes longtemps. Et plusieurs fois elle fut obligée de redresser mon corps de fantoche qui s'affalait dans le canapé. Il y eut même une larme sur ma joue de sapin. Et - je vous le jure - il n'est pas fréquent que mes yeux de gouache s'abîment à pleurer.

- Maintenant ça suffit ! hurla Luce dans un grand cri de rage. Je vais tout dire à maman.

Et l'enfant disparut en courant.

Le lendemain, au troisième jour de notre résidence d'été aux Glycines, Monsieur Frank et moi donnâmes aux pensionnaires notre dernière représentation de la saison. Notre toute dernière.

Frank était de meilleure composition. Il avait même souri en me prenant dans ses bras et en répartissant équitablement les grains de riz qui devaient me faire une belle jambe de pantalon. Je ne lui avais encore rien dit des horribles projets portés par la maman de Luce car il les découvrirait de toute manière bien à temps ; pas la peine de l'attrister trop tôt.

Je n'avais plus vu Luce depuis notre dernière discussion et j'étais envahi par le doute. Était-ce vraiment une bonne idée que de parler à sa maman ? Et pour dire quoi ? Comment ? En tout cas il ne faudrait pas tout dire. Qui serait assez sot pour croire qu'un pantin peut vraiment écouter et parler ? Et, pour le trésor, moins les gens sauraient, mieux ce serait.

Il y avait un monde fou dans la grande maison voulue par Brugmann et dessinée par Horta. Je n'y avais jamais vu autant de spectateurs et je dois vous avouer que j'eus même un peu le trac. Cela ne m'était plus arrivé depuis très longtemps.

Ce fut un triomphe. Enfin... restons modestes, disons plutôt : « un franc succès ». Frank en fut manifestement heureux et fier. Comme moi.

Émile et Clémence étaient assis côte à côte au premier rang. Quand les applaudissements se calmèrent la maman de Luce se leva puis commença à parler. Elle eut des mots doux. Elle expliqua

qu'Emile avait une bague de fiançailles pour Clémence et les applaudissements se firent à nouveau intenses quand il mit en terre un genou grinçant puis passa l'anneau au doigt de sa promise.

Elle dit que cette bague venait de moi, moi qui étais « l'ange gardien désigné par Jeanne pour protéger cette maison » mais elle ne parla point du trésor car Luce avait eu la sagesse de ne rien lui en dire.

Elle révéla enfin qu'un petit robot allait arriver, pour nous donner des cours de gymnastique, nous annoncer la météo et nous aider à faire nos mots croisés. Mais elle ajouta bien vite que je serais chargé de faire son éducation, de lui présenter la maison, ses pensionnaires, leurs habitudes... et de veiller à ce que son intégration se passe bien. Peut-être même Monsieur Frank et moi pourrions-nous présenter notre prochain spectacle avec lui, proposa-t-elle.

Il y eut à nouveau des applaudissements et je vis Luce, perdue au milieu des grands, qui me faisait un clin d'œil fripon. Je lui répondis par un sourire en me disant que les contes de fées sont faits pour les enfants mais aussi pour les vieux et les pantins.

Mais ça... Ça, c'était il y a six mois.

C'était la fin « style conte de fées », mais mon histoire n'est pas un conte de fées. C'est une histoire vraie ! Pardonnez donc ma brutalité car elle n'a d'égale que la cruauté de la vie...

Elena a perdu encore plus de cheveux mais ceux qui lui restent empestent toujours.

Nour a été renvoyée « pour raison d'économies » selon la direction et elle cherche encore du travail et ce n'est pas simple avec le prénom qu'elle porte.

Emile est mort. Il n'a plus jamais été en mesure de « faire son affaire » à Clémence et il n'a même pas eu le temps de l'épouser.

Clémence est triste, désespérément triste. La maman de Luce a changé d'avis. Elle nous a congédiés et Luce a raté ses examens.

De rage. Monsieur Frank n'a pas résisté au chagrin de perdre ses spectateurs des Glycines ; il est retombé dans une profonde mélancolie. Dans une crise de folie il m'a arraché les bras et les

jambes puis il m'a déposé en pièces détachées dans une boîte à chaussures d'où je n'arrive pas à sortir seul. Evidemment.

Et « le trésor » ? Il est toujours dans la cachette du home « Les Glycines ». Celle que je suis le seul à connaître.

Je vous avais prévenus : c'est une histoire triste.

Dites-moi : vous ne connaissiez pas un marionnettiste qui cherche une poupée ?

